

Critiques

Bye Bye Chaperon rouge

la Danse des esprits

l'Humeur à l'humour

le Peuple singe

le Philosophe

Portion d'éternité

le Trou du diable

Édith Madore, Dominique Paupardin, Bernard Perron, Yves Rousseau et Benoît Mendreshora

Volume 9, numéro 2, décembre 1989, février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Madore, É., Paupardin, D., Perron, B., Rousseau, Y. & Mendreshora, B. (1989).
Compte rendu de [Critiques / *Bye Bye Chaperon rouge* / *la Danse des esprits* /
l'Humeur à l'humour / *le Peuple singe* / *le Philosophe* / *Portion d'éternité* / *le Trou*
du diable]. *Ciné-Bulles*, 9(2), 48–52.

Bye Bye chaperon rouge

35 mm / coul. / 94 min /
1989 / fic. / Canada-Hongrie

Réal. : Marta Meszaros
Scén. : Marta Meszaros et Eva Pataki
Image : Thomas Vamos
Son : Istvan Sipos
Mus. : Zsolt Dome
Mont. : Louise Côté
Prod. : Rock Demers - Productions La Fête
Dist. : Cinéma Plus
Int. : Fanny Lauzier, Pamela Collyer, Jan Nowicki, David Vermes

BYE BYE CHAPERON ROUGE

de Marta Meszaros

par Édith Madore

Le neuvième Conte pour tous a figuré comme film d'ouverture au septième Carrousel international du film de Rimouski, un festival voué aux oeuvres pour enfants et adolescents. Le producteur, Rock Demers, a souligné le retour (et la dernière apparition) de la jeune comédienne vedette Fanny Lauzier (**la Grenouille et la baleine**) dans sa série.

Cette adaptation du **Petit Chaperon rouge** célèbre le texte de Charles Perreault, datant de la fin du 17^e siècle, aurait pu offrir un très beau sujet. Au départ, le conte traditionnel offre une histoire très simple renfermant une riche symbolique. Ici, l'inverse se produit : une symbolique complexe cache une histoire toute simple. Ce qui fait que les enfants (le film s'adresse aux six ans et plus) ne comprennent rien du tout. Ils ne peuvent pas suivre ce scénario touffu.

Le père ayant abandonné sa femme et sa petite fille, Fanny. Elles vont vivre au coeur d'une forêt enchantée où habitent la grand-mère et l'arrière-grand-mère paternelle de Fanny : des sorcières. Fanny rencontre un loup qui la conduira à l'arbre magique, un ornithologue qui ressemble à son père et un jeune garçon qui deviendra son ami, Nicolas. L'histoire plaît au début (quand la mère météorologue décide de déménager dans la forêt avec sa fille, le suspense tient) mais le film bifurque par la suite sur tous les sentiers, se perdant dans la forêt enchevêtrée des symboles à l'image du chaperon rouge s'égarant au fur et à mesure qu'elle s'enfonce dans le bois.

Il s'agit surtout des relations interpersonnelles existant entre Fanny, ses amis et sa famille. Mais la démonstration s'avère trop lourde. La réflexion sur l'amour et l'amitié, la croissance personnelle et les sentiments intérieurs de la jeune adolescente face à la vie sont exprimés maladroitement. Par exemple, lorsque Fanny quitte sa forêt (imaginaire) pour revenir en ville, le loup la suit. Il symbolise le méchant loup qui sommeille toujours en Fanny mais elle peut maintenant le faire fuir. Les enfants n'en comprennent pas le sens : pourquoi le loup se promène-t-il en ville au lieu de rester dans sa forêt ! De plus, il a été tué... Et l'histoire du père n'est guère plus facile à

saisir. L'homme habitant la forêt est-il le vrai père ou le nouvel ami de la mère ? Rien ne l'indique clairement puisque l'attrait des oiseaux les caractérise tous deux, brouillant une fois de plus les cartes : cet homme est ornithologue et le père a quitté la mère pour une trapéziste costumée en oiseau.

Mais les enfants se raniment vers la fin du film car ils comprennent un fait concret : le loup mange la grand-mère et Fanny qui se retrouvent dans son estomac. L'ornithologue les délivre et leur dit que le loup n'a jamais existé que dans leur imagination. Le mystère revient au pas de course. Heureusement la photo de Thomas Vamos est superbe. Les enfants aiment le loup, danger qui plane, et les animaux de la forêt hongroise. Sans oublier les chansons qui créent un répit dans cette intrigue compliquée. On s'ennuie de **la Guerre des tuques** et de **Bach et Bottine**. ■

LA DANSE DES ESPRITS

de Bruce Pittman

par Édith Madore

Coproduit par Radio-Canada avec Amazing Spirit, ce film sortira bientôt sur le petit écran. En septembre, il a raflé la majorité des prix au septième Carrousel international du film de Rimouski : prix du meilleur long métrage ; prix du public ; prix Humanitas ; prix de la meilleure comédienne (Michelle Saint-John).

À l'heure où Maurice Bulbulian filme la conférence sur les premiers occupants du pays, ce film traite des tentatives de déracinement effectuées sur les enfants des Amérindiens qui s'opposaient à ce que leur descendance s'intègre à la culture des Blancs. Un peuple veut détruire toute la richesse d'un autre peuple parce qu'il le croit inférieur. Les Indiens étaient considérés comme des plantes sauvages, des mauvaises herbes qu'il fallait déraciner complètement et replanter dans de la « bonne terre ». Les Amérindiens devaient renier pour toujours leur langage, ainsi que toutes leurs coutumes et rituels.

Nous sommes en 1937, des enfants amérindiens sont enlevés de force par un agent du gouvernement, dans l'Ouest canadien, et emmenés dans des institutions (la dernière école du genre a fermé en 1988) pour se plier aux règles de l'éducation en vigueur au pays. Allant cruellement à l'encontre de son propre enseignement, la religion sert de prétexte à l'assimilation, à la docilité. Toutefois, abus physiques et psychiques

La Danse des esprits

35 mm / coul. / 97 min /
1988 / fic. / Canada

Réal. : Bruce Pittman
Scén. : Keith Leckie
Prod. : Amazing Spirits
Int. : Michelle Saint-John, Anne-Marie MacDonald

La Danse des esprits de Bruce Pittman (Michelle Saint-John)



L'HUMEUR À L'HUMOUR

de Nicole Giguère
et Michèle Pérusse

par Dominique Paupardin

L'humour est une attitude cérébrale. L'humoriste doit non seulement avoir le génie de l'observation et de la critique sociale, mais aussi la maîtrise parfaite des qualités de l'acteur. S'accaparant le discours d'autrui, il a le privilège de se moquer du particulier comme de l'universel sans peur aucune du ridicule. Laissant de côté sa pudeur, il se permet d'être qui il veut, laid, grimaçant, grotesque ou piteux. Ce qui, dit-on, ne siérait pas aux dames — publiquement du moins. Au Québec, quelques comédiennes se sont accordées la liberté d'expression que procure l'humour et ont fait le pari « fou » d'être à la fois drôles et féministes. Ces « folles d'hier et d'aujourd'hui », vous les retrouverez immortalisées dans un documentaire-variétés **L'Humour à l'humour** de Nicole Giguère et Michèle Pérusse. D'une durée très, trop, condensée de 48 minutes (une heure télé), cette anthologie de l'humour québécois au féminin met en scène ces hilarantes « figures comiques » du *showbizz* local. Elles y sont presque toutes réunies ; celles qui ont marqué le théâtre, la scène ou le petit écran par un discours franchement et exclusivement féminin/féministe.

peuvent difficilement entraver le retour aux sources d'une jeune Pied-Noir. Croyant le mensonge selon lequel son village aurait été décimé par une terrible maladie, Amélia accepte de se faire adopter par une riche donatrice de l'institution. Mais lorsqu'elle découvre la supercherie, elle s'enfuit pour retourner définitivement chez les siens.

Une jeune Indienne amie, coupée de ses racines en très bas âge, (à l'exemple de Charlotte Laurier qui ne peut se sauver de l'orphelinat où elle a toujours vécu, dans **la Dame en couleurs** de Claude Jutra) ne peut s'échapper avec elle de cette institution où elles sont pourtant brutalisées. C'est le foyer où elle a toujours vécu.

Il est facile de reconnaître une injustice passée qu'on se fait montrer du doigt à grand renfort d'images. Le plus grand scandale est de ne pas voir celles qu'on a sous les yeux quotidiennement. En l'an 2000, on se scandalisera des problèmes de la pollution qui existaient en 1989. ■

En prenant comme point de départ les répétitions de la dernière pièce des « Folles alliées », une nouvelle génération d'humoristes qui n'ont pas peur des mots « serviettes sanitaires, ovulation ou masturbation », le film s'organise autour d'une série de témoignages entrecoupés d'extraits de spectacles, de films d'archives et de photographies. Le procédé ne laisse aucun répit aux spectateurs qui s'en donnent évidemment à cœur joie. Le soir de la première, un public majoritairement féminin riait à gorge déployée, car il est difficile de rester insensible au charme sincère et bon-enfant de la Poune et de Manda ou à l'humour caustique de Lise Payette (selon moi, elle est extraordinaire et le trop court extrait offert de **Place aux femmes** nous donne l'irrésistible envie d'en voir plus). S'ajoutant à ces démonstrations, les incroyables bouffonneries des deux sans-gêne : Dominique Michel et Denise Filiatrault ainsi que l'humour plus intérieur des textes de Clémence Desrochers, même si le fragment du spectacle **les Girls** vous semblera peut-être bien démodé. En tout cas, elles sont une vingtaine à

L'Humour à l'humour

16 mm / coul. / 48 min /
1989 / doc.-variétés /
Québec

Réal. et scén. : Nicole Giguère et Michèle Pérusse
Idée originale et recherche : Michèle Pérusse
Image : Alain Dupras
Son : Diane Carrière
Mont. : Nicole Lamothe
Prod. : Productions Septembre Inc.
Dist. : Vidéo Femmes



Rose Ouellette (La Poune)
(Photo : Claudel)

défiler sous nos yeux à raison de quelques petites minutes chacune. Tout est apparemment léger dans ce film, n'allez donc pas le voir en pensant y trouver des savantes analyses ou un quelconque historique de l'humour avec dates et schémas à l'appui. Allez-y plutôt pour le côté variétés de la chose ; le plaisir momentané qu'il apporte. Le plaisir quand même. ■

LE PEUPLE SINGE

de Gérard Vienne

par Bernard Perron

Le Peuple singe

35 mm / coul. / 87 min /
1989 / fic. / France-
Indonésie

Réal. et image : Gérard Vienne

Narr. : Michel Piccoli

Mus. : Jacques Loussier

Mont. : Jacqueline Lecompte

Prod. : Cinéma 7, GV Films
International et Films A2

Dist. : Malofilm Distribution

Vous êtes sûrement déjà allés au zoo. Comme tout le monde, vous vous êtes attardés un peu plus longtemps devant la cage des singes. Là, vous avez autant rigolé des grimaces faites par les animaux que des singeries des observateurs. Dans certains cas, il devient difficile de reconnaître qui se moque de qui : l'homme ou le singe. Devant un tel spectacle, que vous croyiez ou non à la théorie de l'évolution de Darwin, la parenté des deux espèces ne vous a probablement jamais semblé aussi vraie.

En allant voir **le Peuple singe** de Gérard Vienne, vous vous retrouvez encore devant une cage. Il n'y a aucun barreau, c'est plutôt le cadre de l'image qui emprisonne l'animal à l'intérieur d'un zoo cinématographique. Et à l'exemple des singes, votre regard et votre réflexion sont captifs du discours créé par le réalisateur ; vous n'avez pas à concevoir ladite parenté, elle vous est présentée explicitement.

Le film étonne par ses images. Cinq années furent nécessaires à sa réalisation, 11 pays furent visités et plus de 20 espèces de singes (sur les 120 existantes) y sont présentées dans leurs habitats naturels. Bien que le film soit divertissant, il se définit avant tout comme un documentaire. Son approche scientifique progresse vers l'illustration d'un propos déjà établi,

soit de démontrer, par l'analyse du comportement et des similitudes anatomiques, les affinités étroites entre le peuple singe et le peuple humain.

Ce n'est pas par espèces mais par thèmes (naissance, jeu, relations sociales, agression, nourriture et outil) que le cinéaste animalier nous présente les singes. Cette stratégie narrative permet de juxtaposer diverses images percutantes afin de restituer clairement la théorie proposée. Par exemple, le gros plan d'une main, un singe à la coupe « punk », l'image d'une mère tenant dans ses bras son bébé comme nous le faisons et un singe se servant d'une coquille pour boire ou d'une branche pour traverser une rivière. Tout cela ne peut que nous convaincre de la parenté de ces cousins de la forêt.

Si la musique n'ajoute qu'une petite touche mélodique et rythmique à certaines séquences, les commentaires, eux, sont très précis. Les termes employés sont révélateurs de la position du cinéaste. Sans préciser sa pensée, le narrateur souligne que le gros nez d'une des espèces n'a d'autre utilité que d'être au milieu du visage ! Il discute de relations sociales, d'école de la vie, de fidélité, de réflexion, de hiérarchie, etc. Je ne sais pas vraiment s'il y a d'autres termes pour décrire la genèse du peuple singe, mais ceux employés sont superposés aux nôtres de telle façon qu'ils nous obligent à saisir la proximité des deux « cultures ».

Passionné par la nature et les animaux, Gérard Vienne conclut son film avec un message écolo-humaniste. **Le Peuple singe** débute en déclarant que tous les êtres vivants sans exception appartiennent à un seul et immense arbre généalogique. Cet énoncé est essentiel à la compréhension du discours et ce n'est pas par hasard que le film se termine sur le bruit d'une scie à chaîne exerçant son pouvoir destructeur. Ce n'est pas tant l'habitat des singes, la forêt, le poumon de la terre, qui sont détruits, c'est l'arbre généalogique d'où l'on vient tous. Sauver le peuple singe et la forêt, c'est nous sauver nous aussi. ■

Le Peuple singe de Gérard Vienne





LE PHILOSOPHE

de Rudolf Thome

par Yves Rousseau

Georg Hermes, héraclitien ascète et puceau de 30 ans, est pris en charge par trois femmes se révélant être des déesses qui, sans rien demander en retour, comblent ses besoins affectifs, sexuels et matériels. Dépassant le banal thème du couple à trois (ici à quatre) et le cliché du fantasme polygame, **le Philosophe** est une fable qui met en présence un simple mortel confronté à l'Idéal mythologique.

Ce film aurait pu s'appeler **Un bonheur insoutenable** tant il y est question d'une utopie, d'une situation aussi alléchante qu'irréalisable. Fable morale comme on dit contes moraux pour Rohmer, dont Thome passe pour être le pendant allemand, affirmation qui tient davantage à la parenté des modes de production (petits budgets, équipe de tournage légère et famille d'acteurs qui reviennent d'un film à l'autre) qu'au traitement proprement dit. Si les personnages rohmeriens sont atteints de logorrhée, passant le plus clair de leur temps à dissenter sur leurs états d'âme, ceux de Thome restent cois, comme prostrés dans une monomanie originale, que ce soit l'observation du monde à travers une lentille (**le Microscope**), l'informatique (**la Main dans l'ombre**) et, dans le cas qui nous intéresse, des fragments d'Héraclite.

Thome aurait fait un bon réalisateur de films sur les animaux, particulièrement les insectes puisqu'il prend un malin plaisir à mettre ses personnages dans un vivarium pour observer leurs comportements. Malgré un ton comique et une ironie constante tenant pour beaucoup au filmage de Thome, qui donne sans cesse une tonalité quasi directe, documentaire, au

regard porté sur les personnages, le film laisse un goût amer. L'homme semble peu fait pour le bonheur et ce n'est pas la moindre ironie du film que de laisser porte ouverte à au moins deux interprétations : d'un côté le conte de fée, de l'autre l'histoire de la corruption d'un intellectuel. En effet, si Georg tombe malade après s'être installé chez les trois déesses, nous ne saurons jamais si c'est par *overdose* de bonheur ou si cette vie est à tel point en contradiction avec ses convictions qu'elle le pousse à fuir. Le dernier plan du film le présente, dansant au bord d'un lac, entouré des trois femmes, semblant nous dire qu'il s'en remet à son destin. ■

PORTION D'ÉTERNITÉ

de Robert Favreau

par Yves Rousseau

Un couple meurt dans un accident de voiture, laissant pour toute descendance des embryons cryogénisés. À qui appartiennent ces précieux petits paquets de cellules ? Aux parents biologiques, aux médecins ou au gouvernement ? Les parents sont évidemment hors course, reste la Science et l'État qui se les arrachent. C'est ce que présente Robert Favreau.

Il y a deux films dans **Portion d'éternité** ; un document solide sur le dernier cri des techniques d'insémination artificielle et une fiction qui se nourrit de cette matière documentaire. Dans le couple témoin, interprété avec brio par Marc Messier et Danielle Proulx, on retrouve un catalogue exhaustif d'à peu près toutes les situations, réactions et états d'âme que peut vivre un duo en mal de fécondité. Davantage porteur que générateur d'idées, le couple est sans cesse en réaction, devenant — et c'est sans doute le message de l'auteur — une sorte d'animal de laboratoire sur lequel la science expérimente au petit bonheur des procédés à faire frémir le docteur Frankenstein. Va pour le message, il est clair, même si le scénario traite parfois le couple comme les cobayes de sa démonstration. L'autre couple du film, interprété par Paul Savoie (un généticien aussi brillant qu'inquiétant) et Patricia Nolin (haute fonctionnaire chargée d'enquêter sur le dossier de la reproduction artificielle) sont du côté du pouvoir : science et gouvernement. Ils font subir davantage qu'ils subissent et leurs actions ont des conséquences sur les autres. Leurs rapports sont ambigus et on sent chez l'un et l'autre une fascination réciproque qui arrive parfois à déglacer le film des ornières de documentation

Le Philosophe

35 mm / coul. / 80 min /
1988 / fic. / R.F.A.

Réal. et scén. : Rudolf Thome

Image : Reinhold Vorschneider

Mus. : Hanno Rinne

Mont. : Dörte

Völz-Mammarella

Prod. : Moana Film Berlin

Int. : Johannes Herrschmann,

Adriana Altaras, Friederike

Tiefenbacher, Claudia Eve

Schaenen

Portion d'éternité

35 mm / coul. / 96 min /
1989 / fic. / Québec

Réal. et scén. : Robert Favreau

Image : Guy Dufaux

Mus. : Marie Bernard

Mont. : Hélène Girard

Prod. : Productions du Regard

Dist. : Prima Film

Int. : Danielle Proulx, Marc

Messier, Patricia Nolin, Paul

Savoie

minutieuse qui, sur l'ensemble, empêchent **Portion d'éternité** de vraiment décoller. Si sur le plan du filmage, **Portion d'éternité** est un travail bien fait mais sans grande audace, la structure narrative et temporelle procure des moments intenses de plaisir par son éclatement constant entre les temps du récit. Passé, présent et même avenir (on frôle parfois la science-fiction) s'entrechoquent et bouleversent ce qui aurait pu sombrer dans le téléfilm pépère et bien pensant.

Le film a donc les défauts de ses qualités : le souci de bien inscrire le propos dans des bases sociologiques et scientifiques solides, pour ne pas dire inattaquables, a comme effet pervers un parfum didactique qui donne un film au service d'une idée à démontrer, alors que cette idée aurait dû être au service du cinéma. ■

LE TROU DU DIABLE

de Richard Lavoie

par Benoît Mendreshora

Le **Trou du diable** devait être un vidéo sur la spéléologie ; il s'est transformé en un film, tourné en 16 mm par Richard Lavoie et qui a le mérite de garder sa saveur didactique tout en pouvant intéresser un certain public. C'est en « fictionalisant » un fait vécu, la découverte de la plus grande grotte du Québec à Boischatel, que le film tire sa trame narrative. À cela on a ajouté des portions plus documentaires qui nous font voyager à travers d'autres grottes importantes du Québec (Saint-Elzéar, Saint-Alban, Lusk et Saint-Léonard) et quelques considérations sur le travail de spéléologue. Le mariage de ces deux parties du film ne se fait pas dans la meilleure harmonie. Par contre, si on revient à la première partie (celle de la fiction, tournée dans des conditions risquées), on doit tout de même souligner quelques astuces qui font que le film arrive à ses fins. Richard Lavoie a décidé de travailler avec des non acteurs. Il faut dire qu'en voulant garder une certaine authenticité, il se devait d'envoyer sous la terre, dans la boue, dans l'humidité à 100 p. 100, des gens qui s'y connaissent. Autrement, il aurait fallu tricher encore plus. C'est donc le spéléologue Yves Bélanger qui joue son propre rôle, étant celui qui travailla d'arrache-pied en 1978 pour dégager l'entrée de cette grotte depuis lors célèbre. Lavoie a inséré dans son récit l'apprentissage d'une « madame tout-le-monde », jouée par Danielle Martel. Par ce personnage, il se donne la possibilité de livrer une tonne

d'informations sur l'activité, d'assurer une certaine identification du public, tant on peut lire dans ses yeux et dans son comportement la surprise et l'excitation à mesure que l'on découvre galeries et souterrains insoupçonnés.

La reconstitution de divers témoignages par le biais d'une série de reportages télévisuels, à travers lesquels on constate des avis partagés sur le phénomène (certains ont peur d'un autre Saint-Jean-Vianney, étant donné qu'une rivière coule sous leur ville), est un élément qui sert à ponctuer le récit qui, autrement, se déroule en majeure partie sous terre, dans un décor étrange que l'on a volontairement peu éclairé par souci de réalisme. Le tour de force de ce film se situe au niveau des conditions de tournage, alors que l'ingéniosité se met de la partie pour faire entrer la caméra à des endroits quasi inaccessibles. **Le Trou du diable** vaut la peine d'être vu pour cet aspect aventureux du cinéaste et de son équipe. ■



Le Trou du diable

16 mm / coul. / 80 min /
1989 / doc. / Québec

Réal. et image : Richard Lavoie

Scén. : Jean-Yves Bégin et Richard Lavoie

Son : Yves Saint-Jean

Mus. : Gilles Leblanc

Mont. : Isabelle DeBloy

Prod. : Richard Lavoie Inc. et ACPAV

Dist. : Films du Crépuscule

Événements

Rendez-vous du cinéma québécois

Dates : 1^{er} au 10 février 1990

Lieux : Cinémathèque québécoise et Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau, Montréal

Semaine du cinéma québécois

Dates : 12 au 18 février 1990

Lieu : Salle Léo-Cloutier du Séminaire Saint-Joseph, Trois-Rivières

Festival international du film sur l'art

Dates : 6 au 11 mars 1990

Lieux : Cinémathèque québécoise et Cinéma Parallèle, Montréal

Vues d'Afrique : les droits de l'homme

Dates : 2 au 9 avril 1990

Lieux : Cinémathèque québécoise et Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau, Montréal

Festival international du jeune cinéma

Dates : 1^{er} au 6 mai 1990

Lieux : Cinémathèque québécoise et Institut Goethe, Montréal